

FABIENNE-SOPHIE CHAUDERLOT

Encyclopédismes d'hier et d'aujourd'hui: informations ou pensée? Une lecture de l'*Encyclopédie* à la Deleuze

ALORS qu'il est toujours relativement compliqué, en France, de souscrire un abonnement à un serveur du réseau Internet, ces deux ou trois dernières années ont vu la commercialisation d'un nombre remarquable d'encyclopédies numériques, aussi appelées encyclopédies multimédia ou cédéroms encyclopédiques.¹ L'événement est sans doute lié à l'apparition des ordinateurs dans le cadre familial. Celle-ci est beaucoup plus lente qu'aux Etats-Unis mais tout aussi inéluctable. Elle résulte souvent, en France, des désirs des adolescents qui utilisent comme argument de conviction leurs besoins scolaires. Les plus grandes maisons d'édition de dictionnaires traditionnels proposent ainsi des ouvrages généraux tels qu'un *Dictionnaire Hachette multimédia encyclopédique*, une *Encyclopédie science interactive* (Hachette multimédia, 1997), un *Petit Larousse illustré* (Liris interactive, 1997). L'entrée des ordinateurs dans la sphère privée répond donc à l'ouverture d'un marché en processus de création, comme le faisait déjà l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert.² Mais la prolifération de telles sommes électroniques est également symptôme d'une modification plus fondamentale de l'accès au savoir. Elle s'explique certainement par l'attrait du grand public pour ces formes souples d'organisation des connaissances. Etonnant, par contre, est le renouveau du genre lui-même que manifeste et/ou encourage la publication d'innombrables dictionnaires et encyclopédies, eux sur papier.

La revue *Critique* consacrait récemment un numéro spécial au phénomène qu'elle intitule *Dicomania*.³ Dans sa présentation, l'éditeur parlait d'avalanche, de raz-de-marée et de déferlement des dictionnaires et encyclopédies. Il y voyait 'le mouvement éditorial le plus frappant de ces dernières années' (p.970). Au fil des articles d'experts, on y rencontre, entre autres, un *Dictionnaire européen des Lumières*, un *Dictionnaire Jean-Jacques Rousseau*, une *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières*. En parallèle à la séduction de l'informatisation de l'information, il est donc clair que c'est le concept même de 'concentré' de connaissances – 916 dictionnaires et 251 encyclopédies ont vu le jour entre 1994 et 1996 – qui rencontre un tel intérêt.

1. Cette orthographe a été finalement adoptée par l'Académie française.

2. Voir Dena Goodman, *The Republic of letters* (Ithaca 1994), p.26-33.

3. *La Folie des dictionnaires*, *Critique* 608-609 (Paris 1998).

Ce qui est surprenant car, au-delà de l'apparente liberté que procure la manipulation interactive des données sur cédéroms et les nouvelles pratiques d'apprentissage et de lecture qu'elle engendre, ces outils participent d'une conception considérée comme humaniste du savoir. Il s'agit de celle-là même, restrictive, élitiste et eurocentrée, qu'auraient irrémédiablement ébranlée les théories post-modernes. Si l'on postule, par exemple, que le post-modernisme, amplifiant le post-structuralisme, refuse l'existence de centres de vérité qui échapperaient à la portée idéologique du langage, alors les principes structurants des encyclopédies – recensement, totalisation, classification de tous les savoirs jugés officiels par une équipe de spécialistes à une époque donnée – apparaissent non seulement dépassés mais illégitimes. Même si, comme en témoignent les positions variées de penseurs tels que Jürgen Habermas, Terry Eagleton, Christopher Norris, et Peter Dews entre autres, il est bien évident que le concept de raison est, au dix-huitième siècle, beaucoup plus complexe que ne le présentent certains des détracteurs des Lumières, c'est à une forme spécifique de rationalisme et de vérité que renvoie toute approche du savoir de l'époque.⁴

En parallèle à toutes les nuances que les recherches récentes ont introduites dans notre conception des Lumières, il n'en reste pas moins clair que la foi en un progrès infini de la connaissance, en des définitions rigoureuses de l'intelligence et de la légitimité scientifique, en une amélioration de la société par la morale, en un développement du genre humain tout entier axé sur un mieux-être universel, animait les penseurs de la période.⁵ Mais c'est précisément cette foi qui a été irrémédiablement ébranlée et par l'histoire et par la pensée de la deuxième moitié de notre siècle. Si l'on considère, ainsi que le postule Daniel Brewer, que 'the *Encyclopédie* is also the text most representative of the French Enlightenment, providing massive testimony to the Enlightenment belief in the value of unfettered inquiry into all sectors of human knowledge',⁶ alors il est difficile de comprendre cet engouement pour une nouvelle vague d'encyclopédisme. Dans le cadre d'une vision post-moderne des Lumières, où les intellectuels au sens large, détenteurs des contenus et dessinateurs des contours du savoir, auraient, jusqu'à présent et depuis le dix-huitième siècle, tendu à légitimiser la notion de vérité ultime de leurs connaissances, le genre encyclopédique devrait être en voie de disparaître comme le sont les concepts attenants

4. Voir aussi les travaux de David Harvey, *The Condition of postmodernity* (Oxford 1990); Alex Callinicos, *Against postmodernism* (Cambridge 1989); Kate Soper, *Humanism and anti-humanism* (London 1986).

5. Pour une analyse détaillée du profil humaniste, consulter Paul Bénichou, *Le Sacre de l'écrivain: 1750-1830* (Paris 1985), et Didier Masseau, *L'Invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIII^e siècle* (Paris 1994). Pour une vision réaliste de l'intellectuel d'aujourd'hui, voir Jean-François Lyotard, 'Tombeau de l'intellectuel', in *Tombeau de l'intellectuel et autres papiers* (Paris 1984), p.11-22.

6. Daniel Brewer, *The Discourse of Enlightenment in eighteenth-century France* (Cambridge 1993), p.13.

d'Intellectuel, de Culture et de Canon.⁷ De plus, comme le démontre clairement Jean-François Lyotard, la notion même d'intellectuel a été profondément bouleversée, si ce n'est irrémédiablement détruite, par les réformes de l'enseignement des puissances industrielles et commerciales. En France, comme aux Etats-Unis, 'on n'attend pas aujourd'hui, de l'enseignement, partout déconsidéré, qu'il forme des citoyens plus éclairés, mais seulement des professionnels plus performants'.⁸ Les encyclopédies proposent, au contraire, l'ultime outil de la recherche abstraite d'un savoir considéré comme 'pur', pour un esprit en quête de connaissances toutes aussi universelles que peu analytiques ou fonctionnelles. Elles devraient ainsi être vouées à l'extinction comme d'autres instances de la même espèce en voie de disparition telle que 'l'intellectuel' au sens humaniste du terme, précisément:

Il ne devrait donc plus y avoir d'«intellectuel», et s'il y en a, c'est qu'ils sont aveugles à cette donnée nouvelle dans l'histoire occidentale depuis le XVIII^e siècle: il n'y pas de sujet-victime universel, faisant signe dans la réalité, au nom duquel la pensée puisse dresser un réquisitoire qui soit en même temps une conception du monde.⁹

Comment justifier, dès lors, la popularité de ces sommes qui façonnent tout autant qu'elles décrivent les mondes bien précis que leurs auteurs veulent circonscrire? Surtout si l'on voit dans le World Wide Web / hyper-toile la réalisation parachevée d'une volonté universelle de rassemblement des connaissances doublée d'un effort de démocratisation d'accès au savoir.¹⁰ Et que l'on considère, comme je vais essayer de le montrer, qu'on trouve dans l'*Encyclopédie* précisément ses origines et son modèle épistémologiques.¹¹

On peut argumenter que ces bilans littéraires, artistiques, scientifiques et culturels compensent une peur endémique de la déconstruction de la certitude du savoir, le délire de la surmultiplication des spécialités, le chaos de la fragmentation des disciplines. Ils semblent même offrir une possibilité de

7. Les majuscules sont explicites. Voir, à ce sujet, l'essai dans la quatrième partie de *La Défaite de la pensée* d'Alain Finkielkraut, intitulée très sérieusement mais non sans humour: 'Une paire de bottes vaut Shakespeare' (Paris 1987). Sur la redéfinition de la fonction des intellectuels, on consultera également *Le Pouvoir intellectuel en France* de Régis Debray paru en anglais sous le titre étrange de *Teachers, writers, celebrities: the intellectuals of modern France* (London 1981).

8. Lyotard, *Tombeau de l'intellectuel*, p.20.

9. Lyotard, *Tombeau de l'intellectuel*, p.20.

10. Une telle démocratisation est évidemment motivée par des facteurs économiques plus qu'humanistes, et elle reste aussi illusoire qu'au dix-huitième siècle, mais il s'agit là d'un autre débat. La mise en circulation sur Internet garantit un potentiel d'accès universel. Les lecteurs intéressés par une approche sémantique du problème de l'universalité pourront s'attacher aux questions de traduction générée par le World Wide Web. Pour le français, ils trouveront une traduction extensive du champ sémantique des néologismes multi- et hyper-médiatiques. Elle est proposée par l'Université de Strasbourg. On la trouve sur le site: wwwchimie.u-strasb.fr/membres/GB/FLexique.html.

11. Voir le deuxième chapitre: 'Histoire de la "manufacture encyclopédique"', dans *Diderot et l'Encyclopédie* de Jacques Proust (Paris 1982).

résistance au pur vertige cognitif que procure la profondeur insondable des textes électroniques. Il est également compréhensible que l'accélération, exigée par les universités, des rythmes de production d'ouvrages académiques – articles, conférences, livres, interventions sur Internet – ait généré un besoin d'immobilisation des sources de réflexion. Dans une période où les auteurs sont morts et les lecteurs décentrés, comment rester indifférent à l'anonymat d'un dictionnaire ou insensible à la solide logique de son alphabet, en dépit des échos d'exhaustivité, de totalitarisme, de simplification et d'exclusions que le genre renvoie?

On expliquerait le phénomène paradoxal, dans son présent, par une dynamique du besoin professionnel ou une politique des désirs personnels. Mais on peut aussi réexaminer, à partir de leur 'descendance' multimédia-tique, les principes du savoir encyclopédique élaborés systématiquement dans des textes tels que le 'Prospectus', le 'Discours préliminaire' et l'article *ENCYCLOPÉDIE* lui-même. Il s'agirait de se demander, non nécessairement pourquoi, mais surtout comment ils restent d'actualité dans une actualité qui se fonde par opposition à eux et alors qu'ils transmettent souvent un savoir, en soi, désuet.

Cet article propose une relecture de l'*Encyclopédie* dans une telle perspective, et à la suite d'une série de récentes approches critiques offrant une vision exhaustive mais nuancée de la démarche des philosophes.¹² Il ne s'agira pas ici de traiter l'immense ouvrage en tant que profession de foi humaniste, ni même comme première tentative d'homogénéisation du sens et de contrôle des publics élargis. Ces aspects ont déjà largement été accentués, notamment par les analyses imprégnées de théorie marxiste. Au lieu de considérer la philosophie en général, et celle du dix-huitième siècle en particulier, comme un discours conceptuel de propositions auto-validantes et organisateur d'un processus de normalisation, je propose de voir dans l'aventure encyclopédique et, par extension dans celle de sa lecture contemporaine, une... aventure précisément.

Par aventure, j'entends l'adoption d'une attitude de distanciation par rapport aux systématisations antérieures et d'expérimentation. Elle s'accompagne à la fois d'une connaissance des positions précédentes et d'une valorisation de l'inconnu. Elle nécessite que l'on embrasse le doute et prise la panique qui sous-tendent encore, à juste titre, notre relation au savoir. Mais il s'agit aussi, avant de s'y lancer, de prendre conscience que l'aventure n'est plus, comme l'écrivent brillamment Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut, 'seulement liée au risque et à l'exploit'.¹³ Elle ne saurait consister en la recherche d'un exotisme désormais illusoire, ni en

12. Mes propos font notamment écho aux analyses de James Creech, *Diderot: thresholds of representation* (Columbus 1986); Wilda Anderson, *Diderot's dream* (Baltimore 1990); Pierre Saint-Amand, *Les Lois de l'hostilité* (Paris 1992); Georges Benrekassa, *Le Langage des Lumières* (Paris 1995); Julie Candler Hayes, *Reading the French Enlightenment: system and subversion* (Cambridge 1999); et l'ouvrage de Daniel Brewer déjà cité.

13. Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut, *Au coin de la rue l'aventure* (Paris 1979).

l'impensable glorification d'exploits guerriers ou mêmes académiques. Elle ne désigne plus, non plus, les prouesses physiques que la science semble pouvoir générer sur simple demande de nouveaux records. L'aventure est, en fait, aujourd'hui bien plus difficile à trouver. Elle implique le déploiement de ce que l'on nomme communément des lignes de fuite, lignes que j'envisage à partir du projet de 'déterritorialisation' de Gilles Deleuze et Félix Guattari.¹⁴ Au-delà d'une conception fort complexe de l'aventure à la Bruckner et Finkielkraut ou à la Deleuze et Guattari, il s'agit en fait simplement d'échapper à l'emprise du sentiment de banalité qu'engendrent les techniques de banalisation du savoir. Et, pour ce faire, de redonner à l'acte commun de lecture toute son intensité.

Je lirai donc l'*Encyclopédie* à partir de sa limite, le réseau du World Wide Web, afin d'en dégager les éléments qui préfigurent à l'événement encyclopédique d'aujourd'hui. Notamment ceux qui, au-delà du recensement des connaissances, interpellent précisément la difficulté de la totalisation des connaissances, les défis de sa sélection, la problématique de son accès, l'impossibilité de sa certitude. Bien loin de vouloir combler ces fissures du rationalisme cartésien grâce au contrôle omnipotent du savoir par le sujet pensant, Diderot, il me semble, les a révélées, dès l'*Encyclopédie*, pour mieux les confronter. D'où toute la sémantique de la confusion, de la digression, celle du décousu, du discontinu qui le caractérisent, en apparence négativement, depuis Barbey d'Aurevilly jusqu'au tribut collectif payé à sa dispersion dans le volume *Diderot* édité par Jack Undank et Herbert Josephs.¹⁵

14. Voir leurs deux volumes *Capitalisme et schizophrénie* (Paris 1972-1980), mais aussi l'œuvre toute entière de Gilles Deleuze. S'il n'utilise le terme d'aventure que rarement, sa conception de la philosophie comme activité créative de concepts en est une remarquable illustration. De même sa définition du style chez un grand écrivain: 'c'est toujours aussi un style de vie, non pas du tout quelque chose de personnel, mais l'invention d'une possibilité de vie, d'un mode d'existence', inscrit l'activité intellectuelle dans une recherche du nouveau, une pratique de l'inconnu et un désir d'engagement actif à l'expérimentation. Voir 'La vie comme œuvre d'art', dans *Pourparlers* (Paris 1990), p.138. Il me semble que toutes les incursions de Deleuze dans la psychanalyse, la linguistique, l'ethnologie, le cinéma, la peinture et, bien entendu, la littérature constituent une véritable aventure d'une pensée qui ouvre sur 'une lecture en intensité' où 'quelque chose passe ou ne passe pas'. Dans laquelle 'il n'y a rien à expliquer, rien à comprendre, rien à interpréter'. Mais où les flux de lecture 'entrent dans des rapports de courant, de contre-courant, de remous avec d'autres flux, flux de merde, de parole, d'action, d'érotisme, de monnaie, de politique, etc.' ('Lettre à un critique sévère', dans *Pourparlers*, Paris 1990, p.17-18). Comme l'ont dit et répété Deleuze et Foucault, s'il reste une aventure aujourd'hui, et l'importance des sciences cognitives le montre, c'est bien celle de penser autrement: 'Il y a des moments dans la vie où la question de savoir si on peut penser autrement qu'on ne pense et percevoir autrement qu'on ne voit est indispensable pour continuer à regarder ou à réfléchir [...] [Q]u'est-ce donc que la philosophie aujourd'hui – je veux dire l'activité philosophique – si elle n'est pas le travail critique de la pensée sur elle-même? Et si elle ne consiste pas, au lieu de légitimer ce qu'on sait déjà, à entreprendre de savoir comment et jusqu'où il serait possible de penser autrement?' (Michel Foucault, *L'Usage des plaisirs*, Paris 1984, p.14-15).

15. Voir l'enthousiasme effréné des accusations de Jules Barbey d'Aurevilly dans son *Contre Diderot* (Paris 1986) et celui si bien tempéré des analyses dans *Diderot, digression and dispersion: a bicentennial tribute*, ed. Jack Undank et Herbert Josephs (Lexington 1984).

Ainsi, postulant que le post-moderne n'est pas ce qui vient après le moderne mais plutôt ce qui en révèle les failles, les troubles et les contradictions, je montrerai que l'*Encyclopédie* – bien avant le réseau appelé, en français, hypertexte – déploie déjà un espace où l'hétérogène est privilégié. Pour suggérer, en conclusion, que la conception de la relation au savoir que cédéròms et Internet revendiquent, relation fondée sur la fluctuation subjective non seulement entre les différents sujets d'interrogation mais aussi entre le concept de pensée et celui d'information, sous-tendait déjà le projet encyclopédique. Le but étant, finalement, de contribuer au dépassement de la dichotomie Lumières/post-modernisme et d'établir que le savoir, de nos jours, réside tout autant dans leur entente réciproque que dans notre entendement de leur complémentarité.

Le mot *encyclopédie* signifie enchaînement des sciences. Il est composé de *en*, de *cercle*, et de *institution* ou *science*. Ceux qui ont prétendu que cet ouvrage était impossible, ne connaissaient pas, selon toute apparence, le passage qui suit; il est du chancelier Bacon. '*De impossibilitate ita statuo: ea omnia possibilia, & praestabilia esse censenda, quae ab aliquibus perfici possunt, licet non a quibusvis; & quae a multis conjunctim, licet non ab uno; & quae in successione saeculorum, licet non eodem aevo; & denique quae multorum cura & sumptu, licet non opibus & industria singulorum.* Bac., lib. 2, de Aug. Scient., cap. I, p. 103.¹⁶

Dans le 'Prospectus' mis en circulation en 1750, Diderot préface la description et, en quelque sorte, rédige l'annonce publicitaire de l'*Encyclopédie* par cette citation dont les échos intellectuels, sociaux et politiques ne résonnent peut-être qu'aujourd'hui dans toute leur ampleur. La première raison d'une telle actualité est évidente. La 'collectivité', ou plutôt multiplicité, qu'invoquait Bacon, libérée des contraintes temporelles – 'dans la succession des siècles' – et pourvue du moyen d'abolir les distances – 'ressources, gens isolés' – est non seulement possible mais réalisée, grâce au World Wide Web. Repenser, dès lors, l'entreprise didactique tout autant que cognitive des encyclopédistes à partir de l'outil informatique qui structure quotidiennement notre propre accès au savoir s'impose.

Les points communs se révèlent vite multiples, en effet, que l'on compare les deux moyens de connaissance du point de vue de leurs projets, structure, formulation ou même conception. La plupart des travaux récents sur l'entreprise intellectuelle des philosophes des Lumières met en valeur l'environnement de leur activité. Ce n'est plus seulement le contenu mais les conditions pratiques de leur production textuelle qui caractérisent la période. Dans son livre sur *L'Invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIII^e siècle* Didier Masseau recense les facteurs historiques, économiques et

16. 'Prospectus', DPV v.85. Selon la traduction DPV: 'Quant à l'impossibilité, voici ce que je pense sur ce sujet. Je regarde comme possible et excellent tout ce qui peut être exécuté par certains hommes sans pouvoir l'être par toutes sortes de gens; par plusieurs individus réunis, sans pouvoir l'être par un homme isolé; par la succession des siècles, sans être possible à un seul siècle; enfin par les soins et les dépenses DE BEAUCOUP, sans être à la portée des moyens et de l'industrie des particuliers' (DPV vi.85n).

épistémologiques qui concourent au renouveau de la pensée et à sa spécificité. Il cite 'l'effet des changements qui affectent l'imprimerie, les lecteurs et la population écrivante'; 'la diversification des modèles éditoriaux'; l'adaptation à 'un public plus hétérogène et plus étendu'; la naissance du 'grand capitalisme éditorial'; 'la croissance de la production livresque' et 'l'essor des réseaux de distribution'. Masseau souligne aussi la multiplication des formes d'intervention des intellectuels qui peuvent 'exercer leur fonction dans plusieurs lieux à la fois et avoir le sentiment exaltant d'être en mesure d'élargir toujours leur audience'.¹⁷ Si l'on transpose tous ces éléments dans le contexte technologique de notre époque, on comprend à quel point les composantes des deux phénomènes correspondent à la 'révolution' aujourd'hui hâtée par 'les maîtres du monde' qu'annonçait l'avertissement du tome viii de l'*Encyclopédie*.¹⁸ Les différences concernent les formes mais non la nature de l'événement. Ce ne sont plus des livres qui sont publiés mais des pages de sites, pour un public des lecteurs qui n'a, théoriquement, pas de limites. Historiquement, le World Wide Web apparaît au moment où l'essor d'un capitalisme global semble inéluctable. De plus, comme l'explique André Leroi-Gourhan et l'approfondit, à sa suite, l'historien Jacques Le Goff, l'imprimerie – et aujourd'hui le Web – se développent à la fois parce que fixer les nouvelles connaissances devient impossible et pour créer un outil de mémorisation qui palie aux limites de la mémoire humaine. Pour Leroi-Gourhan, que Le Goff cite, l'avènement de l'imprimerie a eu un effet double. D'une part le lecteur s'est vu confronté à une somme de savoirs qu'il ne pouvait plus assimiler en totalité et qui formait donc une énorme mémoire désormais collective. D'autre part, ce lecteur s'est trouvé plus fréquemment capable de se servir de nouvelles œuvres. La nature du phénomène aurait engendré une extériorisation de la mémoire individuelle, tout texte imprimé étant orienté depuis l'extérieur.¹⁹ On constate ainsi, aux moments de l'apparition des manuscrits, de la publication de l'*Encyclopédie* et de la vulgarisation de l'hypertexte, une surmultiplication accélérée des informations similaire et un comparable défi posé par leurs inscription et regroupement. L'argument de Le Goff qui considère tout document depuis les lettres sur cire de Mésopotamie jusqu'au papier en passant par les feuilles de palmier en Inde, les coquillages en Chine, le papyrus et le parchemin, est tout aussi valide à propos du Web qui remplit le plus efficacement que possible la fonction de ces types de supports:

17. Masseau, *L'Invention de l'intellectuel*, p.45-47.

18. 'On ne pourra du moins nous contester, je pense, que notre travail ne soit au niveau de notre siècle, & c'est quelque chose. L'homme le plus éclairé y trouvera des idées qui lui sont inconnues & des faits qu'il ignore. Puisse l'instruction générale s'avancer d'un pas si rapide que dans vingt ans d'ici il y ait à peine en mille de nos pages une ligne qui ne soit populaire! C'est aux Maîtres du monde à hâter cette heureuse révolution' (Diderot, 'Avertissement', viii.ii).

19. André Leroi-Gourhan, *Le Geste et la parole* (Paris 1964). Voir plus particulièrement le deuxième volume: *La Mémoire et les rythmes*.

'information storage, which allows communication across time and space and provides men with a means of marking, memorizing and registering'.²⁰

Les ressemblances de contexte et d'enjeux entre ces deux périodes sont saisissantes. Même les 'mirages' que Masseau mentionne préludent de façon étrange à ce que nous vivons aujourd'hui. 'Le pouvoir de fascination [de l'imprimerie] sur les intellectuels et en particulier sur les philosophes des Lumières' est tout à fait comparable à celui qu'exerce le Web sur une grande partie de la population éduquée aux Etats-Unis et ailleurs. 'Le rêve d'exercer un pouvoir à distance' est clairement réalisé par les enseignants d'université qui se voient contacté(e)s à propos d'un article depuis partout dans le monde. Quant à l'imprimé qui 'semble fixer une voix, incorporer une présence, donner forme à une pensée qui demeurerait incertaine tant qu'elle n'était pas suffisamment diffusée pour susciter échos et réactions', on peut aisément y substituer tous les phénomènes de créations de subjectivité, d'identification et d'auto-glorification que la présence virtuelle entraîne, sans parler de la valeur de vérité aveuglément attribuée à l'information distribuée par Internet.

Sans aller, bien entendu si loin, les ambitions de Diderot, d'après le 'Prospectus', dans cette phase particulièrement unifiée d'une œuvre globale fort hétérogène, sont à la fois conformes et à l'esprit des Lumières et à celui de notre époque. L'*Encyclopédie* est présentée comme le moyen par excellence d'organiser la libre circulation des idées du passé comme celle des théories nouvelles. Elle reste exemplaire de la volonté de diffusion de la connaissance exprimée tout au long du siècle, diffusion que l'on appellerait aujourd'hui, au sens large, dissémination dans la mesure où sa lecture génère une prolifération infinie d'exégèses possibles. Son but officiel est de faciliter et d'accélérer la divulgation des techniques traditionnelles comme celle des moyens de fabrication récents ou en cours de développement, de permettre l'appréciation des Beaux-Arts comme l'apprentissage des arts mécaniques.²¹ L'*Encyclopédie*, que Diderot entend bel et bien commercialiser grâce à son *Prospectus*, se veut, selon ses propres mots, 'un sanctuaire où les connaissances des hommes soient à l'abri des temps & des révolutions' (DPV v.99). Il s'agit de composer 'un livre qu'on pût consulter sur toutes les matières' (DPV v.86-87). Conformément à la volonté pédagogique des penseurs éclairés, la somme alphabétique est destinée aux enseignants: 'ceux qui se sentiraient le courage de travailler à l'instruction des autres' comme aux curieux autodidactes 'ceux qui ne s'instruisent que pour eux-mêmes' (DPV v.87). Les mêmes aspects de conservation de patrimoines artistique et littéraire, de propagation d'informations récentes ou de valeur comme outil pédagogique sont à nouveau les composantes-clés du marketing des ordinateurs, des abonnements aux serveurs du réseau, des

20. Le Goff, *History and memory*, p.59.

21. Tous aspects accessibles également sur le Web, que l'on veuille se promener au Louvre ou construire une bombe.

programmes d'enseignement sur cédéroms et, naturellement, des encyclopédies informatisées.²²

Mais, au-delà de ces manières communes de savoir, c'est aussi une approche similaire de la lecture que l'*Encyclopédie* et le Web préconisent, facilitent et surtout valorisent. Toujours dès le 'Prospectus' se trouve également accentué le concept, original alors, de renvoi. Naturelle pour l'utilisateur contemporain des 'navigateurs, butineurs, visualiseurs et autres feuille-teurs', l'idée de renvois d'un article à un autre est cependant paradoxale.²³ Posé par Diderot comme moyen de palier à l'organisation somme toute aveugle du simple dictionnaire, le terme opère une fonction double et contradictoire.²⁴ Le suivi de renvois est proposé comme méthode de structuration, c'est-à-dire de ramifications centralisées autour d'un article. Or c'est en un décentrement qu'il résulte, dans la mesure où les voies de connaissance ouvertes par les suggestions de renvois restent soumises à l'arbitraire des auteurs. Cependant, comme le démontre Daniel Brewer, les renvois sont aussi l'arme d'une 'machine de guerre' encyclopédique visant les points forts du savoir classique: dogmes, perspective unique et autoritaire, auteur omniscient, lecteur impuissant.²⁵ Livrées à la subjectivité des lecteurs que rien ne contraint à les emprunter, ces destinations potentielles leur donnent le pouvoir de transformer 'l'acte de lecture' en 'pratique critique' régénérée et revalidée à chaque nouvelle combinatoire.

Comme garantie théorique de cohérence dans le 'Prospectus', la possibilité de libre passage d'un article à un autre manifestait et incorporait le principe essentiel éclairant la conception du savoir chez les citoyens de la République des Lettres. Ce principe avait été énoncé et développé par Condillac dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines* de 1746: 'C'est qu'il n'est point d'objets auxquels nous n'ayons le pouvoir de lier nos idées et qui, par conséquent, ne soient propres à faciliter l'exercice de la mémoire et de l'imagination. Tout consiste à savoir former ces liaisons conformément au but qu'on se propose et aux circonstances où on se trouve.'²⁶

Reprise notamment dans le *Discours préliminaire* sous le terme de 'rapports' – il y apparaît quatorze fois – l'idée de liaison préside à celles de savoir, de connaissance et même de philosophie depuis Condillac jusqu'à

22. Consulter, pour s'en convaincre, l'encyclopédie multimédia Grolier.

23. Tous ces termes poétiques traduisent l'anglais *browser*.

24. Prévenant et étouffant dans l'œuf les critiques à venir, Diderot concluait la dernière partie de son prospectus précisément intitulée *Système des connaissances humaines* par cette affirmation sans équivoque: 'Si l'on nous objecte que l'ordre alphabétique détruira la liaison de notre système de la connaissance humaine, nous répondrons que, cette liaison consistant moins dans l'arrangement des matières que dans les rapports qu'elles ont entre elles, rien ne peut l'anéantir, et que nous aurons soin de la rendre sensible par la disposition des matières dans chaque article, et par l'exactitude et la fréquence des renvois' ('Prospectus', DPV v.118).

25. Brewer, *The Discourse of Enlightenment*, p.48-49.

26. Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (Paris 1998), p.294.

Kant.²⁷ Mais elle prend une dimension résolument contemporaine quand on la suit dans certains de ses développements. A propos de l'étude de la physique par exemple, les auteurs constatent qu'«il nous suffit d'avoir trouvé quelquefois un avantage réel dans certaines connaissances, où d'abord nous ne l'avions pas soupçonné, pour nous autoriser à regarder toutes les recherches de pure curiosité, comme pouvant un jour nous être utiles» (i.iv). Par delà l'application spécifique au domaine des sciences de la nature, l'alliance renvois-curiosité préconise tout un type d'apprentissage nouveau, une entrée dans le savoir liée au libre arbitre de chacun, une connaissance non seulement conçue comme accumulation purement subjective mais encore détachée de l'exigence d'une efficacité immédiate et certaine. La différence de visées engendre une différence de vérité. Dans la mesure où l'utilité du savoir est déplacée sur un des mondes futurs possibles, son authenticité n'est plus primordiale non plus. La connaissance est ainsi envisagée pour ce que Georges Benrekassa appelle «une universalité transitoire, conçue dans le temps».²⁸ Les quatre types de renvois détaillés dans l'article ENCYCLOPÉDIE en cachent donc une cinquième sorte, celle qui envoie à l'au-delà du soi théorique et exclusif de l'*Encyclopédie*, c'est-à-dire à une pratique généralisée de lecture par options.

L'on a communément compris, jusqu'à présent, ces renvois selon les directives explicites de Diderot et comme un «système destiné à assurer l'unité [de l'ouvrage] à l'arrivée».²⁹ Peut-être faut-il désormais, si l'on accepte de voir en le réseau informatique une extension pragmatique de l'*Encyclopédie*, aussi leur accorder une fonction de subversion de cette volonté unificatrice. Diderot est clair. Dans l'article ENCYCLOPÉDIE les renvois doivent opérer à la fois une fonction de liaison – ils «rappellent les notions communes et les principes analogues; fortifient les conséquences [...] et donnent au tout cette unité si favorable à l'établissement de la vérité» – et son contraire: «ils opposeront les notions [...] si l'auteur est impartial, ils auront toujours la double fonction de confirmer et de réfuter; de troubler et de concilier» (v.642a). Les renvois servent donc deux objectifs opposés. D'une part, certains tissent un réseau de rappels, d'approfondissements et de confirmations sous-tendant le postulat de vérité. Au contraire, mais simultanément, d'autres tendent à déjouer l'illusion d'un savoir définitif dans laquelle auteurs ou lecteurs peu critiques voudraient s'installer. Ce double mouvement d'établissement apparent et de sagement interne d'un sens officiel et définitif n'est pas sans anticiper les intentions post-structuralistes de déconstruction. Par les renvois, il s'agit d'affirmer un savoir possible tout en démentissant («réfuter») les revendications de

27. Dans sa *Critique de la raison pure* Kant voit en la philosophie une recherche du rapport entre les connaissances et les fins de la raison humaines.

28. Georges Benrekassa, *Langage des Lumières*, p.245.

29. Voir Laurent Versini, introduction à l'*Encyclopédie*, in Diderot, *Œuvres*, 5 vols (Paris 1994-1997), i.203. Quant à Diderot, voir l'article ENCYCLOPÉDIE.

certitude et de vérité par la révélation ('troubler') de l'instabilité fondamentale du langage dont elles dépendent.

De même, l'accès au 'savoir' contenu dans l'*Encyclopédie* est bien moins linéaire et systématique que le diagramme détaillé fourni à la suite du 'Prospectus' ne s'efforce de l'indiquer. En fait, se dégageant radicalement des moules téléologiques traditionnels, il est même tout à fait à l'opposé du schéma donné comme organisateur de l'*Encyclopédie*, à savoir la figure de l'arbre des connaissances qui revient en *leit-motiv* justificateur dans le 'Prospectus' et le 'Discours préliminaire'. Bien que reprenant le paradigme vertical et généalogique classique à plusieurs reprises, Diderot et D'Alembert remettent en question la validité du modèle tout aussi régulièrement: 'Cet arbre de la connaissance humaine pouvait être formé de plusieurs manières, soit en rapportant aux diverses facultés de notre âme nos différentes connaissances, soit en les rapportant aux êtres qu'elles ont pour objet. Mais l'embarras était d'autant plus grand, qu'il y avait plus d'arbitraire. Et combien ne devait-il pas y en avoir?' ('Prospectus', DPV v.90-91). Loin de proposer, avec assurance, un principe singulier ordonnateur des recueils, et de poser son choix comme objectif, D'Alembert dévoile la nature subjective du recensement de la connaissance après avoir seulement suggéré cette dernière en faisant des renvois la structure d'accès et de lecture. Reprenant le plurimorphisme de ce fameux arbre, Diderot le problématise et précise que 'former cet arbre généalogique de toutes les sciences et les arts' n'est ni 'une chose facile' ni une démarche évidente. Ainsi, dans le 'Prospectus', il propose, au contraire, l'image d'une horizontalité de la réalité (DPV v.91):

La nature ne nous offre que des choses particulières, infinies en nombre et sans aucune division fixe & déterminée. Tout s'y succède par des nuances insensibles. Et sur cette mer d'objets qui nous environne, s'il en paraît quelques-uns, comme des pointes de rochers, qui semblent percer la surface & dominer les autres, ils ne doivent cet avantage qu'à des systèmes particuliers, qu'à des conventions vagues, & qu'à certains événements étrangers à l'arrangement physique des êtres, & aux vraies institutions de la philosophie.

Un paragraphe du 'Discours préliminaire' semble prolonger exactement ces remarques et continuer d'aplanir le modèle (i.xiv):

Le système général des Sciences et des Arts est une espèce de labyrinthe, de chemin tortueux, où l'esprit s'engage sans trop connaître la route qu'il doit tenir. Pressé par ses besoins, et par ceux du corps auquel il est uni, il étudie d'abord les premiers objets qui se présentent à lui, pénètre le plus avant qu'il peut dans la connaissance de ces objets; rencontrent bientôt des difficultés qui l'arrêtent, et soit par l'espérance ou même par le désespoir de les vaincre, se jette dans une nouvelle route; revient ensuite sur ses pas, franchit quelquefois les premières barrières pour en rencontrer des nouvelles; & passant rapidement d'un objet à un autre, fait sur chacun de ces objets à différents intervalles & comme par secousses, une suite d'opérations dont la génération même de ses idées rend la discontinuité nécessaire. Mais ce désordre tout philosophique qu'il est de la part de l'âme, défigurerait, ou plutôt anéantirait entièrement un arbre encyclopédique dans lequel on voudrait le représenter.

La mention, en une phrase, de l'arbre encyclopédique est superflue après une longue description d'un apprentissage par déplacements, hésitations et digressions latérales. Les auteurs semblent s'être heurtés au modèle traditionnel d'un monde cognitif ordonné officiellement, comme celui de la politique ou de la métaphysique, de haut en bas. Mais leur insistance sur les renvois et leur description du dédale du savoir découvre l'artifice et promeut, en fait, une acquisition horizontale et erratique des connaissances, la plus conforme au 'système général des Sciences et des Arts'.

Le véritable projet de Diderot apparaît donc bien plus comme éclaté et décentré par la curiosité et les aléas de la subjectivité que comme enraciné dans une transcendance et lié à la seule poursuite de la vérité. S'il est vrai que D'Alembert reste prisonnier, dans le 'Discours préliminaire', de sa volonté d'ériger, à tout prix, un 'arbre naturel, non arbitraire', Diderot, lui, insiste trop sur l'étalement visible et l'errance nécessaire du parcours intellectuel pour qu'on le croie semblablement attaché à l'unicité du modèle.³⁰ A l'ordre symbolique qu'érige la figure de l'arbre, on substitue une série de 'cartes particulières' établie par chacun 'selon le point de vue où l'on se mette pour envisager l'univers littéraire' (i.xv). Impossible à saisir, l'organisation des connaissances est livrée à la subjectivité de chaque savant qui le tisse à partir et autour de lui. A la place d'un dessin unique, il y aurait donc une multiplicité de ce que Deleuze appelle 'diagrammes', à savoir les cartes des rapports entre les 'formes du savoir: le Visible, l'Enonçable, bref l'archive' et les 'forces du pouvoir', invisibles, indicibles mais qui président à l'élaboration et la saisie de la connaissance.³¹ Dans le 'Discours préliminaire', le long développement sur la mappemonde, et, surtout, sur la validité de toutes ses variantes suggère la nécessité d'un modèle beaucoup plus souple et subjectif que celui de l'arbre. Il préface aux connections en rhizome que Deleuze et Guattari proposent et dessine les plis qu'ils explorent en alternative à la rigidité arborescente et imposante que le classicisme avait consacrée. C'est précisément ce type de fluidité au sein d'une structure ouverte que le réseau Internet concrétise. Le World Wide Web met en place et en priorité ces tiges de rhizome qui 'n'arrêtent pas de sortir des arbres', d'où 'les masses et les flux ne cessent pas de s'échapper', pour 'inventer des connexions qui sautent d'arbre en arbre, et qui déracinent'.³² Mais il me semble que la possibilité d'une telle appréhension des connaissances était déjà entrevue et encouragée par l'érosion de l'évidence d'un ordre unique, absolu et stable du savoir caractéristique de l'œuvre de Diderot tout entière.

30. Julie Hayes explique les deux modèles en les réconciliant, fort justement, dans la dialectique 'esprit systématique/esprit de système'. L'Arbre de D'Alembert 'rooted both in the urge to liberation and progress' participerait et de l'esprit systématique et de celui de système qui lui donne un pouvoir totalisateur (*Reading the French Enlightenment*, p.44).

31. Deleuze, 'Fendre les choses, fendre les mots' in *Pourparlers*, p.126.

32. Gilles Deleuze et Felix Guattari, *Mille Plateaux* (Paris 1980), p.632.

L'*Encyclopédie* ne représenterait donc pas le texte exemplaire d'un esprit philosophique purement rationaliste, systématique, et persuadé et de sa fondation dans le Bien et de son bien-fondé universel. Pas plus que Diderot – comme le prouve James Creech – ne 'distille les courants [de pensée] de son temps', l'*Encyclopédie*, en dépit de ses ambitions démesurées et ses massives dimensions, ne constituerait l'œuvre monolithique témoin d'une ère de pensée unifiée.³³ Elle articulerait, par contre, les débats internes et les contradictions qui scindaient un domaine cognitif à la recherche de sa structuration. J'y vois le lieu non unique mais privilégié des tensions qui traversent l'entreprise intellectuelle de son époque. En compagnie des 'autres' dix-huitièmes siècle, celui des *Confessions* ou de la politique à la Rousseau, du théâtre de Beaumarchais, ou celui des fantasmes de Sade, par exemple, l'*Encyclopédie* ne propose qu'une des méthodes de recherche du sens. Mais c'est une stratégie correspondant, et désormais adaptée par la technologie, aux paramètres de notre propre quête de la connaissance.

La somme encyclopédique ne saurait donc plus constituer le premier des deux types de livres que distinguent Deleuze et Guattari:

le livre-racine. L'arbre est déjà l'image du monde, ou bien la racine est l'image de l'arbre-monde. C'est le livre classique, comme belle intériorité organique, signifiante et subjective (les strates du livre). Le livre imite le monde, comme l'art, la nature: par des procédés qui lui sont propres, et qui mènent à bien ce que la nature ne peut pas ou ne peut plus faire. La loi du livre, c'est celle de la réflexion, le Un qui devient deux [...]. Autant dire que cette pensée n'a jamais compris la multiplicité.³⁴

Au contraire, l'*Encyclopédie* matérialiserait plutôt le second genre de livres qu'ils définissent comme

système-radicelle ou racine fasciculée dont notre modernité se réclame volontiers. Cette fois, la racine principale a avorté ou se détruit vers son extrémité; vient se greffer sur elle une multiplicité immédiate et quelconque de racines secondaires qui prennent un grand développement. Cette fois, la réalité naturelle apparaît dans l'avortement de la racine principale, mais son unité n'en subsiste pas moins comme passée ou à venir, comme possible.³⁵

Que ce soit la fameuse et incomparable multiplicité des collaborateurs à l'*Encyclopédie*, la célébration originale de la curiosité en parallèle aux louanges systématiques de la réflexion et, naturellement, l'insistance sur les renvois, tout dans la façon d'écrire, et par conséquent de lire, que propose Diderot, à l'instar de ses personnages, exige un processus cognitif aux multiples entrées, aux vitesses variables et aux flux saccadés. Pierre Saint-Amand l'a bien vu, qui établit un parallèle entre l'*Encyclopédie* et *Le Neveu de Rameau*, son 'précipité fictionnel' où se 'condense la polémique' entre

33. Voir son analyse de *La Lettre sur les aveugles*, dans *Diderot: thresholds of representation*, p.104.

34. Deleuze et Guattari, *Mille Plateaux*, p.11.

35. Deleuze et Guattari, *Mille Plateaux*, p.12.

philosophes et anti-philosophes.³⁶ Il est vrai que le corpus encyclopédique ne donne que l'illusion de l'unité que l'on s'attendrait à trouver dans le 'monument à la gloire des Philosophes', manifeste, selon Saint-Amand, de 'la réussite d'une communauté pacifiée [...] une société qui a su éviter des dissensions fatales'. De même, il est exact que Diderot prend, dans *Le Neveu*, 'sa revanche en quelque sorte d'avoir été le médiateur des contradictions'.³⁷ Cependant, les contradictions sont déjà présentes au sein de l'*Encyclopédie* non seulement celles de ses acolytes ou de ses détracteurs, mais les siennes propres.

Peut-être, est-ce pour cela qu'au lieu de passer de A à B et de B à C, le lecteur de l'*Encyclopédie* est invité à suivre, avant la lettre et celles du WWW, des bio-rythmes personnels et à progresser dans la découverte des savoirs comme lors de celle d'un territoire inconnu. Ici, la connaissance ne s'établit pas sous la forme de fixité et d'enfermement que produirait l'essai, autre genre majeur, à l'époque, dans la compréhension et l'exercice de l'entendement. Dans l'*Encyclopédie*, ces derniers demandent l'opposé: souplesse, versatilité et ils dépendent des rencontres et de leur hasard. Comprendre, apprendre et savoir entraînent, dès lors, un parcours accidenté, des digressions, des excursions, des retours en arrière, des détours, des sauts latéraux ou bonds en avant. En corollaire, il faut que la lecture se fasse tout sauf linéaire, puisqu'il s'agit de lire un texte 'that all but prohibits linear reading'. Comme le montre Julie Hayes à travers sa comparaison entre hiéroglyphe et hypertexte, les encyclopédies 'fascinent' justement parce qu'elles sont illisibles, vu leurs proportions, et le défi qu'elle pose à un esprit cherchant la synthèse et la cohérence constitutives de toute figure circulaire.³⁸

D'où la nouvelle image, une mappemonde, qui s'insinue vers la fin du 'Discours préliminaire' pour se superposer à celle de l'arbre et la recouvrir. Si cette métaphore est loin d'être originale durant un siècle fortement engagé dans la cartographie systématique d'un territoire connu en pleine expansion, elle se pose cependant en fort contraste par rapport à celle de l'arbre, en dépit des efforts de la part des auteurs du 'Discours' pour en contourner l'importance (i.xv):

[L'ordre encyclopédique] est une espèce de Mappemonde qui doit montrer les principaux pays, leur position & leur dépendance mutuelle, le chemin en ligne droite qu'il y a de l'un à l'autre; chemin souvent coupé par mille obstacles qui ne peuvent être connus dans chaque pays que des habitants ou des voyageurs, & qui ne sauroient être montrés que dans des cartes particulières fort détaillées [...]. Mais

36. Saint-Amand, *Les Lois de l'hostilité*, p.157.

37. Saint-Amand, *Les Lois de l'hostilité*, p.158.

38. 'The *Encyclopédie*, of course, comes immediately to mind as a text that all but prohibits a linear reading. Encyclopedias fascinate from their very "unreadability", both because of their physical proportions and typography, and because of the mental challenge of imagining the "circle of knowledge" enclosed within a single work' (Hayes, *Reading the French Enlightenment*, p.145).

comme dans les cartes du globe que nous habitons, les objets sont plus ou moins rapprochés, & présentent un coup d'œil différent selon le point de vûe où l'œil est placé par le Géographe qui construit la carte, de même la forme de l'arbre encyclopédique dépendra du point de vûe où l'on se mettra pour envisager l'univers littéraire. On peut donc imaginer autant de systèmes différens de la connoissance humaine, que de Mappemondes de différentes projections; & chacun de ces systèmes pourra même avoir, à l'exclusion des autres, quelque avantage particulier [...]. Quoiq'il en soit, celui de tous les arbres encyclopédiques qui offrirait le plus grand nombre de liaisons & de rapports entre les Sciences mériterait sans doute d'être préféré. Mais peut-on se flatter de le saisir?

La mention rapide, encore une fois, des arbres encyclopédiques, mais surtout la suggestion de leur multiplicité, leur mérite conditionnel et leur existence évasive destabilisent l'impression de solidité et de certitude qu'ils symbolisent. L'approche de la saisie des connaissances que détaille ce passage du 'Discours préliminaire' correspond, en fait, précisément à celle dont nous avons aujourd'hui l'expérience quotidienne. L'ordre encyclopédique, est-il précisé, 'consiste à rassembler [nos connaissances] dans le plus petit espace possible' pour voir 'd'un coup d'œil les objets des spéculations du philosophe et les opérations qu'il peut faire sur ces objets' (i.xv). Du modèle naturel de l'arbre, on est passé insensiblement à celui culturel du géographe. Il s'agit là des géographes de l'époque, voyageurs ne disposant d'autres instruments que leurs propres yeux et dessinant donc le monde comme autant de visions fragmentaires et centrées sur eux.³⁹

Ainsi, procédant, apparemment, d'un parti-pris généalogique où l'on ajouterait un contenu fixe et limité à un autre contenu de même type, celui de chaque article, D'Alembert est forcé d'envisager la poursuite de connexions, et de valoriser l'étude des intervalles qui relient les informations. Dans l'affrontement des modèles et des démarches, le grand vainqueur est l'ordre – ou son désordre – du subjectif. Révélant les remarquables consonances des mots '*arbre*, '*arbitraire* et '*labyrinthe*', Hayes dégage toutes les contradictions qui fissurent la croyance des encyclopédistes en l'Arbre comme ultime métaphore du savoir. Son analyse prouve que la bataille qui consistait à maintenir l'arbitraire en retrait était perdue d'avance pour D'Alembert.⁴⁰ Il est légitime d'induire, à la lecture du reste de son œuvre, qu'elle l'était aussi pour Diderot. C'est pourquoi le principe de cartographie de l'espace intelligible remplace, à cette intersection de tension dans la

39. La notion de cartographie est essentiellement différente aujourd'hui. Considérant la multiplicité des espaces aussi bien visibles qu'invisibles que la technologie et la théorie permettent de saisir et de représenter (voir les images par résonance magnétique, les photos prises de l'espace, les simulations par ordinateurs, etc., mais aussi les nouveaux espaces mathématiques ou même sociologiques) il est clair que le désir d'une visualisation globale de la mappemonde qui animait les encyclopédistes et les explorateurs est totalement dépassé. Il est aussi évident que le concept d'espace si crucial à la pensée post-moderne a irrémédiablement changé. Mais l'idée de regroupement, de rassemblement en un seul lieu de la totalité de la connaissance, elle, reste une constante et me semble être tout aussi illusoire pour les utilisateurs du Web que pour les encyclopédistes. Ce qui ne la rend pas moins fascinante.

40. Hayes, *Reading the French Enlightenment*, p.45.

modernité et d'extension vers la post-modernité, celui de l'étalement linéaire du savoir.

Ce que l'*Encyclopédie* offre d'original est, par conséquent, bien plus une manière de penser qu'une somme d'informations. Les informations existent, elles sont nécessaires pour dresser un bilan de l'état des connaissances, mais les encyclopédistes sont conscients de leur quasi-immédiate obsolescence. L'article ENCYCLOPÉDIE lui-même en témoigne, en se préoccupant longuement de l'effet du temps de rédaction sur la validité des informations et en rappelant la diversité qui 's'introduit tous les jours dans la langue des arts, dans les machines et dans les manœuvres' (v.636a). Bien plus que la matière inscrite dans les volumes ou dessinée sur les planches, ce qui importe est la manière dont le lecteur va l'appréhender, en clair: comment les encyclopédistes vont lui réapprendre à lire.

A nouveau, une comparaison avec la conception deleuzienne du livre s'impose et illumine celle des philosophes éclairés. Pour Deleuze, la conception du second livre, celui qu'il considère moderne, apparaît non pas quand la pensée a finalement pu 'rompre vraiment avec le dualisme, avec la complémentarité d'un objet et d'un sujet' – dans le cas de l'*Encyclopédie* le savoir et l'auteur –, mais quand 'le monde a perdu son pivot; le sujet ne peut même plus faire de dichotomie, mais accède à une plus haute unité, d'ambivalence ou de surdétermination, dans une dimension toujours supplémentaire à celle de son objet. Le monde est devenu chaos, mais le livre reste image du monde, chaosmos-radicelle, au lieu de cosmos-racine'.⁴¹

D'une certaine façon, le pivot (in?)volontairement perdu dans ou par l'encyclopédisme est celui que l'arbre érigeait. Même si l'information s'organise autour de cet axe, ce n'est qu'artificiellement. La structure se doit d'être secondaire comme le démontre, dans le *Discours préliminaire*, l'exemple par l'absurde de l'architecte qui 'ayant à élever un édifice immense, passerait toute sa vie à en tracer le plan' (i.xv). L'information existe, elle compose le Dictionnaire et en écrit les volumes, mais c'est la pensée du lecteur qui le 'raisonne', c'est-à-dire l'anime et le transforme, par sa lecture, en Encyclopédie. La dimension supplémentaire à l'objet qu'évoquent Deleuze et Guattari, est celle déjà exigée dans l'article ENCYCLOPÉDIE et qui reste toujours à ajouter: 'C'est à l'exécution de ce projet étendu, non seulement aux différents objets de nos académies, mais à toutes les branches de la connaissance humaine qu'une Encyclopédie doit suppléer' (v.636).

Ce supplément, chez Diderot et Deleuze, ne provient plus du seul écrivain qui penserait l'information en la rédigeant mais d'une multiplicité de subjectivités qui ne consiste pas en une factice 'habileté typographique, lexicale ou même syntaxique'. Rien ne sert de dire 'nous', 'le multiple', comme l'écrit Deleuze, 'il faut le faire'.⁴² Le canevas d'une telle multiplicité, pour les

41. Deleuze et Guattari, *Mille Plateaux*, p.12-13.

42. Deleuze et Guattari, *Mille Plateaux*, p.13.

encyclopédistes, est sous-tendu par la volonté d'utiliser les talents d'une 'société de gens de lettres et d'artistes [...] épars'. Epars 'parce qu'il n'y a aucune société subsistante d'où l'on puisse tirer toutes les connaissances dont on a besoin' (vi.636). Mais ce qui le tisse, et en fait une (hyper?)toile, ce sont les lecteurs, ces anonymes, qui combrent, d'un renvoi suivi à un autre négligé, les interstices et les fractures inévitables de tout écrit comme de tout savoir.

La démarche encyclopédique ne procède donc pas d'une 'information sur' donnée par les auteurs mais d'une 'pensée entre' générée au fur et à mesure que les lectures se déroulent et dans les espaces et dans leur temps. Elle s'accomplit dans le sujet collectif qui écrit le texte, mais aussi *via* celui à qui il est destiné et dont l'identité, selon l'analyse de Georges Benrekassa, 'reste perpétuellement à définir, car il est radicalement différent de toutes les sociétés savantes existantes, et même de tous les modèles de sociétés savantes existantes ou d'académies possibles'. Comme Benrekassa le précise, de telles sociétés ne peuvent exister, considérant que 'c'est la définition de l'objet réel du savoir encyclopédique' qui 'subvertit leur existence'.⁴³ La connaissance ne résiderait donc ni dans 'les savantes compagnies' de philosophes, ni dans leur tentative de totalisation encyclopédique. Elle serait, comme le dit Kundera de la vie elle-même, ailleurs, hors du livre, hors de la structure.⁴⁴ Qui sait? Dans un simple savoir-mouvement, savoir-temps.

Dès lors, ce n'est plus seulement à Deleuze et Guattari qu'on peut se référer pour demander une lecture de l'*Encyclopédie* et humaniste et post-moderne mais encore à Foucault qui articulait, quelques années avant eux, le concept de 'pensée du dehors'. Caractéristiques, ou tout au moins indicatrices de cette forme de pensée, sont, en résumé, ses considérations suivantes. Tout d'abord le sujet, au sens classique du terme, est exclu du langage qui re-trace 'l'expérience du dehors'.⁴⁵ Ensuite, cette expérience grâce à laquelle 'il s'agit bien de passer hors de soi, s'annonce dans le seul geste d'écrire comme dans les tentatives pour formaliser le langage [...] dans la recherche aussi de ce Logos qui forme comme le lieu de naissance de toute la raison occidentale'. L'écriture de la pensée du dehors aurait pour but de 'retrouver l'espace où elle se déploie', espace ouvert par la réalisation d'une 'béance qui longtemps nous est demeurée invisible' où 'l'être du langage n'apparaît que pour lui-même dans la disparition du sujet'.

C'est au 'monologue ressassant de Sade' que Foucault recourt pour illustrer sa théorie et il en fait une exception à l'époque de Kant 'où jamais sans

43. Benrekassa, *Langage des Lumières*, p.248.

44. D'une certaine manière parce qu'elle s'applique à Diderot et non seulement à l'éditeur de l'*Encyclopédie*, mais de façon certaine, le texte de Milan Kundera, *Jacques et son maître, hommage à Denis Diderot en trois actes* (Paris 1981), illustre tout à fait ce que j'entendais plus haut par 'cinquième sorte [de renvoi]', celle qui envoie à l'au-delà du soi théorique encyclopédique, c'est-à-dire à sa pratique.

45. Michel Foucault, *La Pensée du dehors* (Paris 1986), p.15-18. Cette citation et les suivantes sont tirées de cette édition. Le texte parut, d'abord, dans *Critique* 229 (1966).

doute l'intériorisation de la loi de l'histoire et du monde ne fut plus impérieusement requise'. Je proposerais, au contraire, de voir en l'*Encyclopédie* cette 'première déchirure par où la pensée du dehors s'est fait jour pour nous', et qui a ouvert, dans une époque d'unification, la recherche d'une esthétique du discontinu. C'est celle, précisément, que l'œuvre propre de Diderot incorpore si résolument ou qui caractérise son personnage du Neveu. Une telle rupture résultera en la sublime errance sadienne.

Je ne crois pas, cependant, que ce soit cette encyclopédie-là qui ait été disponible aux contemporains de ses auteurs, ou nous le soit aujourd'hui dans quelques sections 'livres rares' des bibliothèques mondiales. Ce qui permet à l'*Encyclopédie* de devenir 'cette pensée qui se tient hors de toute subjectivité pour en faire surgir comme de l'extérieur les limites, en énoncer la fin, en faire scintiller la dispersion et n'en recueillir que l'invincible absence' réside, paradoxalement, dans son accessibilité à tous les types de sujets. A partir de son oblation aux Dieux actuels de la connaissance, à savoir les utilisateurs hétéroclites de 'l'hypertoile' – 'l'humanité en pointillé' pour adapter l'expression saisissante de Benrekassa – l'encyclopédisme pourrait aujourd'hui produire les 'ouvrages meilleurs' que Diderot pressentait pour son avenir.⁴⁶ Et ils ne seraient autres qu'une infinité de versions alternatives d'une *Encyclopédie* prise dans le processus actif d'un éternel retour à et sur elle-même.

Pour Foucault c'est Sade et Hölderlin qui auraient 'déposé dans notre pensée, pour le siècle à venir, mais en quelque sorte chiffrée, l'expérience du dehors'. Certes, mais avant ces deux écrivains, je trouve en Diderot les 'principes de connexion et d'hétérogénéité' et vois dans la lecture informatisée de l'*Encyclopédie* la possibilité de formation 'des agencements collectifs d'énonciation' qu'analysent Deleuze et Guattari.⁴⁷ Ceux-là même qui permettent, selon Foucault cette fois, et à mon humble avis, de 'convertir le langage réflexif [...] de le tourner non pas vers une confirmation intérieure – vers une sorte de certitude centrée d'où il ne pourrait plus être délogé – mais plutôt vers une extrémité où il lui faut toujours se contester: parvenu au bord de lui-même, il ne voit pas surgir la positivité qui le contredit, mais le vide dans lequel il va s'effacer'.⁴⁸

Mais au-delà de l'intersection de théories et de textes, qu'est-ce à dire? Que les banques de données du World Wide Web n'ont pas inventé grand-chose? Que, de la volonté de vérité et de totalité du savoir, si décriée aujourd'hui, motivant les philosophes du dix-huitième siècle à l'illusion d'absolu créée et entretenue par les multinationales détentrices d'innombrables sites, on compte plus de deux cent cinquante années, mais il n'y a qu'un pas? Que, si l'on analysait l'hypertoile en terme d'encyclopédie, on destabiliserait l'argument des fervents d'un post-modernisme myope

46. Benrekassa, *Langage des Lumières*, p.248.

47. Deleuze et Guattari, *Mille Plateaux*, p.13. Il s'agit, bien sûr, d'une schizo-analyse.

48. Foucault, *La Pensée du dehors*, p.22.

posant leur saisie du monde à l'opposé de celle des Lumières pour reconsidérer celui des dix-huitiémistes qui, dans la lignée de Anderson, Brewer et Hayes notamment, intiment la nécessité de les réconcilier?⁴⁹ Sans doute. De telles conclusions sont aussi logiques que chronologiques. Elles permettent d'adopter une vision humaniste de l'accès informatisé à la connaissance, de le considérer comme évolution, progrès autant que comme révolution, rupture. Et d'en dépasser la dialectique.

En fait, ce n'est pas son contenu qui est en jeu dans la course effrénée au savoir. Pas plus qu'il ne l'était dans le marathon, épuisant, des encyclopédistes, eux aussi à la poursuite d'un horizon cognitif inapprochable. L'important, alors et maintenant, étant l'entraînement. On pourrait ainsi lire, dans les prémisses de l'*Encyclopédie*, l'intuition concrète du type d'appréhension des savoirs à venir et retracer, dans son aventure, les principes d'un apprentissage post-moderne. L'aventure n'aurait pas été de parvenir à faire publier, en dépit de tout et de presque tous, la série complète des volumes. Elle n'aurait pas consisté non plus en la prouesse de réunir tant de données sur tellement de sujets, ni d'ailleurs en la réalisation d'un projet aussi démentiel. Elle ne résiderait pas dans la gloire des auteurs mentionnés, ni dans le prestige des rédacteurs. Mais elle consisterait dans le défi de montrer comment, depuis le cœur d'une longue tradition d'exégèse rigoureuse, et sous son couvert, on peut tracer de nouvelles lignes de fuite mentales en réapprenant à lire. Quoi de plus banal, quoi de plus risqué?

Il est temps, parce que le virtuel le rend réalisable, de traiter l'*Encyclopédie* comme le livre-rhizome de Deleuze et Guattari. On peut en déchiffrer sa pensée et celle qu'elle déploie à partir de ses ex-tensions et tendre vers 'ce dont la lumière, absolument fine, n'a jamais reçu langage'.⁵⁰ Il s'agit de concevoir la liaison que, dans le 'Discours préliminaire', 'les découvertes ont entr'elles' comme les 'chaînon sémiotiques de toute nature' qui traversent les rhizomes. Bref, pour suivre la recommandation des encyclopédistes de ne pas 'renfermer [ces connaissances] en un système qui soit un', l'*Encyclopédie*, sous influence informatique, ne saurait plus être un ordinateur, imposant son organisation à la totalité de la connaissance humaine et érigant un 'monument', comme dirait Foucault, à l'omnipotence de la Raison. Je la vois 'computeur', rassemblement anorganique, agencement, reterritorialisation absolue.⁵¹ Ce que l'*Encyclopédie* inscrirait ainsi serait précisément le constat, serein, de la perte d'un ordre des choses et celui, joyeux, d'un regain des mots. Elle ne traduirait pas le besoin classique de construire et contenir linéairement les savoirs, c'est-à-dire le tronc de la société. Elle exprimerait, en l'imprimant, la nécessité éminemment post-moderne

49. Voir l'introduction de Wilda Anderson à *Diderot's dream* et le développement sur les savants et les philosophes de son troisième chapitre, p.90-98.

50. Foucault, *La Pensée du dehors*, p.25.

51. Il est impossible, dans l'espace restreint d'un article, de s'étendre sur ces concepts difficiles. Mais le lecteur curieux trouvera un résumé dans le lexique qui conclut *Mille Plateaux* sous 'D: Déterritorialisation'.

d'apprendre une écriture et lecture du monde plus adéquates, par fragments juxtaposés, et de tracer des voies courbes, parallèles et/ou perpendiculaires à celle de la rationalité.

Pour preuve le fait que, à la transcendance apparente que l'on s'accorde à voir en la Raison comme principe et outil de la pensée des Lumières, les auteurs du 'Discours' substituaient l'immanence des sensations qui nous assiègent de toutes parts et qui nous arrachent à la solitude où nous resterions sans elles. Avant d'aborder l'apprentissage des sciences, des arts et des métiers, ils rappelaient que 'la première chose que nos sensations nous apprennent, et qui même n'en est pas distinguée, c'est notre existence' et que 'la seconde connaissance que nous devons à nos sensations est l'existence des objets extérieurs, parmi lequel notre propre corps doit être compris' (i.ii).

En exergue à l'*Encyclopédie*, ces remarques qu'il développe ensuite sur plusieurs pages font des postulats du sensualisme une véritable ontologie: je sens donc je suis. De même, elles déplacent l'être et le mettent en et dans le mouvement d'un parcours, d'un 'feuilletage', quasi aléatoire: 'enfin le système de nos connaissances est composé de différentes branches, dont plusieurs ont un même point de réunion; et comme en partant de ce point il n'est pas possible de s'engager à la fois dans toutes les routes, c'est la nature de différents esprits qui détermine le choix' (i.xv).

Ce que l'*Encyclopédie* lègue donc à la postérité, à laquelle elle est destinée tant Diderot est 'persuadé que la perfection dernière d'une encyclopédie est l'ouvrage des siècles', n'est vraiment pas un condensé lisse des connaissances d'une période.⁵² Nous sommes aujourd'hui, au contraire, confronté à un corpus qui exige l'appréhension erratique d'une réalité que les enjeux du savoir ont, paradoxalement, commencé à strier dès le dix-huitième siècle et qu'ils continuent tous les jours d'écarteler en millions de pages de base.⁵³ Voilà peut-être la raison pour laquelle les arguments de promotion de l'*Encyclopédie* française résonnent comme un slogan publicitaire d'America On Line:

D'où nous inférons que cet ouvrage pourrait tenir lieu de bibliothèque dans tous les genres, à un homme du monde; et dans tous les genres, excepté le sien, à un savant de profession; qu'il suppléera aux livres élémentaires; qu'il développera les vrais principes des choses; qu'il en marquera les rapports; qu'il contribuera à la certitude & au progrès des connaissances humaines, & qu'en multipliant le nombre des vrais savants, des artistes distingués, & des amateurs éclairés, il répandra dans la société de nouveaux avantages.⁵⁴

Et ce à juste titre, car il semble en effet que l'*Encyclopédie* ait été conçue pour une mise sur réseau. En témoigne et le démontre le Projet ARTFL

52. 'Il a fallu des siècles pour commencer; il en faudra pour finir' (Diderot, 'Prospectus', DPV v.224).

53. Une des traductions courantes du terme *homepage* aussi appelé page d'accueil, enseigne ou portail.

54. 'Prospectus', DPV v.104.

développé par un groupe de chercheurs de l'Université de Chicago.⁵⁵ Une heure de feuilletage virtuel des pages encyclopédiques suffit à convaincre de la modernité réelle d'une telle structure cognitive. La saisie du texte par engin de recherche donne à l'hétérogénéité du stock d'informations à la fois toutes ses surfaces et une impression de profondeur d'autant plus vertigineuse qu'elle est refaçonnable à chaque série d'investigations.

Dans le cadre de mon propre questionnement sur les modalités d'apprentissage et les façons de lire, je me suis concentrée sur les termes de 'savoir', 'lecture' et 'connaissance/s'.⁵⁶ 'Savoir' a généré 116 occurrences dans les articles les plus divers, 'lecture' 613 et 'connaissance' au singulier et/ou au pluriel en a produit 4627.⁵⁷ L'analyse sémantique d'un grand nombre de ces occurrences démontre que par 'savoir', les encyclopédistes entendaient une forme de connaissance abstraite, souvent mise en parallèle à une série d'autres termes valorisés tels que 'mœurs, réputation, mérite, jugement, vertu, solidité des principes, intelligence, philosophie, talents, goût, liberté, fortune, amour de la vérité, génie' qui reviennent constamment. Au contraire, la connaissance est toujours posée par rapport à un objet précis et relativement ciblé du savoir. La connaissance est celle de Dieu, de soi-même, des règles d'un art, du cœur humain, des événements, des faits, d'une technique, de théories.⁵⁸ Mais elle est aussi hiérarchisée, alors que le savoir reste toujours de la plus haute valeur. La connaissance peut venir des sens ou bien en être trompée (voir AVEUGLE et CERTITUDE). Chez l'homme, elle est différente de celle des animaux, connaissance que nous aurions, du reste, perdue (voir PHÉNOMÈNES). Elle est 'plus ou moins étendue' (voir l'«Avertissement des éditeurs»), et appartient à différents ordres (voir CHIMIE).

Une telle approche des textes encyclopédiques est remarquablement facilitée par sa mise sur réseau, mais elle n'en est pas particulièrement régénérée et revient, en fin de compte, à traiter l'*Encyclopédie* comme 'le livre classique, comme belle intériorité organique, signifiante et subjective' que

55. Je tiens à remercier tout particulièrement Mark Olsen pour son aide si précieuse dans ma propre découverte de cet outil magique.

56. Voir, en appendice, l'impression de la liste des résultats préliminaires affichés sur l'écran.

57. A titre purement indicatif, voir dans l'appendice la liste des articles dans lesquels 'savoir' apparaît comme nom ou verbe.

58. L'énumération exhaustive des citations est clairement impossible. Mais en voilà des échantillons numérotés par leur ordre d'apparition dans les articles du texte entier. Occurrences #364 CHAMBRE DE LA MARÉE: connaissance d'un Dieu; les occurrences #827 à 984 se trouvent toutes dans l'article CONNOISSANCE; #1008 CONSONNE: connaissance des causes; #1127 CURIOSITÉ: 'La curiosité de l'homme et la plus digne de toutes, je veux dire le désir qui l'anime d'étendre ses connoissances'; #1280 DISSECTION: connoissances que leur procure la dissection; #2336 HÉRÉSIE: la connoissance en appartient au juge d'Eglise; #3361 PARLEMENT DE PARIS: connoissance des crimes; #3871 PYTHIE: connoissance de l'avenir; #3834 RAISON: 'une telle soumission de notre Raison à la Foi ne renverse pas pour cela les limites de la connoissance humaine'; #4105 SHROPSHIRE: la profonde connoissance de la nature; #4439 VITRIOLIQUE: pénétrer par la théorie dans la connoissance des choses; #4515 USAGE: la connoissance de la véritable analogie.

Deleuze et Guattari définissaient en premier lieu. A ce genre d'*Encyclopédie*, celui dans lequel on l'a classifiée traditionnellement, correspond la première 'manière de lire' que Deleuze décrit en réponse à une critique de *L'Anti-Œdipe* et de son concept inaugural de rhizome: 'C'est qu'il y a deux manières de lire un livre: ou bien on le considère comme une boîte qui renvoie à un dedans, et alors on va chercher des signifiés, et puis, si l'on est encore plus pervers ou corrompu, on part en quête du signifiant.'⁵⁹

Rien de plus légitime, en effet, que d'utiliser un système mécanique particulièrement efficace comme le site ARTFL pour produire une analyse éminemment systématique d'un ou plusieurs concepts. Rien de moins nouveau cependant. Là où la consultation en ligne des volumes devient véritablement révolutionnaire, c'est quand elle est faite de façon non linéaire justement, selon le second type de lecture que Deleuze ébauche:

Ou bien l'autre manière: on considère un livre comme une petite machine a-signifiante; le seul problème est 'est-ce que ça fonctionne, et comment ça fonctionne?' Comment ça fonctionne pour vous? Si ça ne fonctionne pas, si rien ne passe, prenez donc un autre livre. Cette autre lecture, c'est une lecture en intensité: quelque chose passe ou ne passe pas. Il n'y a rien à expliquer, rien à comprendre, rien à interpréter. C'est du type branchement électrique.⁶⁰

A ce moment-là Deleuze rejoint Foucault:

Cette autre manière de lire s'oppose à la précédente, parce qu'elle rapporte immédiatement un livre au Dehors. Un livre, c'est un petit rouage dans une machinerie beaucoup plus complexe extérieure. Ecrire, c'est un flux parmi d'autres, et qui n'a aucun privilège par rapport aux autres, et qui entre dans des rapports de courant, de contre-courant, de remous avec d'autres flux.⁶¹

Pour clarifier, prenons l'exemple – prégnant – de l'article SENS, dont l'acception grammaticale est rédigée par Beauzée. Le terme de 'connaissance/s' y revient 15 fois, 'lecture' une et celui de 'savoir' n'y figure jamais. Toutes sortes de conclusions sont envisageables, à partir de ces données, mais une seule lecture est possible. Si l'on se détache, par contre, de la volonté de faire signifier quelque chose à l'article SENS, et qu'on lui demande de 'fonctionner', une autre manière de lire – que Deleuze considérerait sans doute 'en intensité' – prend forme grâce au format électronique. Un second réseau, ou rhizome, de renvois se dégage, en effet, qui s'intercale à celui, officiel, de l'auteur. Beauzée suggère impérativement ('Voyez') de consulter les articles ESPRIT, RÉGIME, TROPE, ANALOGIE, VERSION, PASSIF, RELATIF, IDIOTISME ET SUPERLATIF, ALLEGORIE, CONTRE-SENS, LITTÉRAL, FIGURE, MYSTIQUE. Mais la mise en page interactive signale également tous les termes traités isolément dans le cadre d'un article qu'ils intitulent. L'exploration des ramifications du mot 'sens' entraîne aussi à lire toutes, quelques ou aucune

59. Deleuze, *Pourparlers*, p.17.

60. Deleuze, *Pourparlers*, p.17.

61. Deleuze, *Pourparlers*, p.17.

connexions latérales. Figurant ainsi en liens hypertextuels, bien que d'une autre couleur que le bleu symbolique des renvois originels, se trouvent les mots 'acception', 'savant', 'feu', 'lumière', 'clarté', 'aide', 'secours', 'se gâter', 'mémorisation', 'homme', 'vieillard', 'verbum'.

Je doute que l'on puisse, raisonnablement, enfermer dans une explication ou interprétation quelconque une telle prolifération sémantique. Elle existe pourtant, et il est évident que le mode de lecture, et en conséquence, celui d'apprentissage en sont radicalement bouleversés. A l'intérieur de ces surfaces dites intelligentes, se construit tout un appareil de sens dont la signification n'est ni prédéterminée par les auteurs ni commune aux lecteurs. Fait grâce à la vitesse, le pragmatisme et, en quelque sorte, l'aveuglement des rapports informatiques qui traitent toute information sur un plan à la fois unique – original – et multiple – celui des strates de l'accès au texte – l'information prend les dimensions d'une base non de données précises, strictes et toujours déjà limitées, mais d'un vecteur de pensée erratique, hérétique et multiple. Grâce à l'informatisation de l'*Encyclopédie*, toutes les possibilités de 'textualité multiple' sont réalisées: celle du nombre remarquable, pour l'époque, de ses auteurs n'a d'égale que celle quasi-infinie non seulement de ses lecteurs mais de ses lectures par chacun des lecteurs réécrivant leurs propres liaisons.

Qui pourrait, en effet, prédire quel sens aura le mot 'sens' à la fin de chaque consultation du site ARTFL? Et, par là, qui voudrait encore s'y attacher? Une telle recherche, que les auteurs d'encyclopédies numériques qualifient de 'multicritères', engage un dialogue avec la matérialité du savoir qui ne recourt plus aux trois fonctions articulant le 'système des connaissances humaines' des encyclopédistes. Le lecteur n'a plus besoin de *mémoire*, la somme textuelle est accessible dans son intégralité, à tout moment et quasi immédiatement. Il est invité à se laisser guider par son désir et sa curiosité plutôt que par la *raison*, dans sa décision du parcours de lecture à suivre. Et, dans la mesure où tout est imagé – mis sur l'écran en image – son *imagination* ne participe que fort peu de ce type de processus cognitif.

Ce qui entre dans cette nouvelle forme de lecture, c'est-à-dire d'intériorisation, de l'*Encyclopédie*, c'est donc bien l'extérieur au savoir, le Dehors. Devenu pur langage, mais non pas langage pur, le texte sur réseau échappe aux bornes dans lesquelles le temps, l'avance technologique, les études culturelles l'enfermaient.⁶² Qu'importe, par exemple, que des préoccupations d'alors n'aient plus cours aujourd'hui ou que les auteurs, références ou théories qui parlaient si clairement aux lecteurs du passé aient perdu toute substance pour nous? Entre les lignes de la toile encyclopédique et les réseaux de l'hypertoile informatique, l'appareil de pensée qui fonctionne est enfin celui dont les encyclopédistes eux-mêmes avaient besoin pour

62. Par 'langage pur' je fais référence, par exemple, au concept de *Ursprache* développé par W. Benjamin dans ses écrits sur 'la tâche du traducteur' publié dans le recueil *Illuminations*.

passer de la connaissance, figée, des objets à celle, différentielle et illogique, de leurs rapports.

L'extériorité prend plusieurs formes concrètes: celle du cerveau machinique qui mémorise les textes; celle du formulaire de recherche qui déterritorialise les auteurs, concepts, mots-clés pour les localiser sur le cadre d'un écran; celle, perçue, du renvoi que l'on consulte ou qui reste inconnue pour celui que l'on néglige; celles infinies des autres entrées qui auraient pu être demandées, des associations illimitées que les opérateurs logiques 'et', 'ou' ainsi que 'et/ou' auraient générées.

Mais le dehors est aussi psychique. Si les parcours ne sont pas nécessairement suivis au hasard, ils le sont certainement de façon inconsciente. Ce qui pousse à consulter un renvoi recommandé ou à passer à un article connecté est ressenti par le lecteur comme aléatoire, même s'il peut y trouver, *a posteriori*, l'évidence, rassurante mais illusoire, d'une motivation ou la preuve intangible d'une logique. Et, finalement, il est social dans la mesure où ce dehors, bien qu'"internalisé" par les recueils de connaissances livresques ou multimédiatiques, constitue ce que Le Goff appelle une 'nouvelle mémoire collective'.⁶³

Soumise à des nouvelles lois cognitives telles qu'un incessant renouvellement des approches, un débordement constant des concepts, une accélération effrénée de la confrontation au corpus, une fragmentation locale des sens réels aussi rapide que la reconstruction perpétuelle et différée des significations potentielles, la lecture contemporaine, depuis ses extériorités, de l'*Encyclopédie* est intense mais aussi toute entière parcourue d'intensités. Elle suit tous les flux de subjectivités sans jamais appartenir à aucun sujet. Avalanche d'informations, l'*Encyclopédie* sur le Web peut aussi se faire courants déchaînés de pensée et permettre de repenser et le livre et les manières de lire.

En outre, la mise sur réseau informatique – moyen cognitif et culturel post-moderne par excellence – contribue à dépasser les caractéristiques décriées du savoir humaniste. En antidote à l'essentialisme des points de vue, la lecture par engin de recherche permet une approche fondée sur le choix, faite en toute liberté et donc délibérément existentielle des informations. A l'encontre des critiques d'arbitraire accompagnant toute pensée universaliste, le feuilletage électronique facilite et encourage une appréhension des connaissances individualisée et individualiste. En réponse aux arguments reprochant au dix-huitième siècle son logocentrisme et l'irrationalité de sa Raison omnipotente, l'*Encyclopédie* via ARTFL et ses significations sont toute entières liées aux jeux de la passion et du hasard.

63. 'To be sure, this new collective memory constitutes its knowledge in the traditional vehicles, but it conceives them differently. Compare for example the *Enciclopedia Einaudi* or the *Encyclopaedia universalis* with the venerable *Encyclopaedia Britannica*! Perhaps ultimately we would arrive at something more like the spirit of d'Alembert's and Diderot's great *Encyclopédie*, which was also the offspring of a period of active engagement and transformation of the collective memory' (Le Goff, *History and memory*, p.96).

En conclusion, si l'hypertextualisation de l'*Encyclopédie* n'est probablement pas encore le moyen parfait de sa lecture, et le Web certainement pas celui ultime de savoir, il me semble, néanmoins, que les encyclopédistes ont trouvé un véhicule adéquat à la dissémination de leur pensée, la perception de leur doute quant à la possibilité de connaître et la saisie insensée de leur préhension d'un monde finalement mis en mouvement, dans un langage en images.

Appendice

A titre purement indicatif, voici la série des articles dans lesquels 'savoir' apparaît comme nom ou verbe. Ils restent naturellement listés par ordre alphabétique puisque l'engin de recherche lit l'*Encyclopédie* selon un ordre chronologique des volumes.

Ame
Ame des bêtes
Araignée
Aristotélisme
Artériotomie
Battre
Bibliothèque
Capucins
Catalogue
Champignon
Chenille
Chevreuil
C. Chesneau
Connaissance
Cordeliers
Cornet
Correct
Crise
C. Secondat
Désérence
Despotisme
Distribution
Docteur en Médecine
Echecs
Edulcoration
Effort
Empirisme
Encaustique
Encyclopédie

Envie
Equation
Errhins
Etherniteux
Etonnement de sabot
Exposant
Ferrure
Financier
Fistule
Flatterie
Foible
Folie
Origine des Fontaines
Girofle
Goût
Hercule
Hermathène
Hippocratisme
Histoire naturelle
Hypogastrique
Idole
Impertinence
Imputation
Intolérance
Lettres
Licteur
Littérature
Maître en Chirurgie
Médecine

Mort	Savoir Vivre
Nismes	Sculpture
Nofesch	Scyros
Æconomie politique	Sépulchre
Opérateur	Similitude
Oreille	Société
Palissades	Sommerset
Perroquet vert	Sot, fat
Plantes	Subside
Plastique	Suena
Politesse	Suffolk
Polythéisme	Sussex
Population	Temple de la Gloire
Pouls	Thyades
Pythagorisme	Tireur d'or
Rapport	Tirinanxes
Recueil	Trictrac
Renommée	Troyes
République d'Athènes	Verrerie
Richesse	Vingtième
Ridicule	Vœu conditionnel
Romane	West-Morland
Ryp	Westminster
Salines	Wilton
Samos	Wolstrobe
Santé	